

## Dialogues chinois, légendes du Tiers Monde

par Jean-Marc Moura

Principal texte de référence (sauf indication contraire) :

- *Le Miroir des Limbes*, Paris, Gallimard, coll. « Bibl. de la Pléiade », 1976.

*Le Miroir des limbes* n'a pas bonne réputation. Comme l'a remarqué Jacques Lecarme, « De tous les bons esprits du temps, Malraux est bien le seul à mettre ses *Antimémoires* au-dessus de ses romans ! »<sup>1</sup> Outre les traditionnelles accusations de mythomanie, il s'agit en effet d'une autobiographie elliptique où rien par exemple n'est « écrit ni même suggéré de l'enfance, de la mère, de la vie sexuelle, du financement d'une carrière, des amitiés les plus notoires, des hésitations idéologiques, et des ombres dans le film de cette vie pour ne pas parler des secrets. »<sup>2</sup> La forme de l'autobiographie d'une figure dans le siècle se prête mal en effet aux révélations et analyses usuelles du genre<sup>3</sup>. Malraux propose à son lecteur une « autofiction » (J.Lecarme), un texte alternant récits fictifs et récits vrais sans les distinguer et venant par là occuper l'intervalle entre le genre romanesque et le genre autobiographique. C'est ainsi que le voyage de Malraux en Chine fait son entrée dans une fiction qui ne dit pas tout à fait son nom et que l'on peut souvent assimiler à la légende, en tant que représentation de faits ou de personnages réels mais déformée ou amplifiée par l'imagination. L'étude de l'image de la Chine dans les *Antimémoires* consistera donc d'abord à replacer le récit malrucien dans son contexte, avant de montrer comment se construit une légende chinoise incluant « l'empire du milieu » dans l'espace imaginaire plus vaste de l'Asie (l'opposant notamment au Japon) pour enfin déceler les éléments d'une Chine devenant, selon le vœu de Mao, figure du tiers monde. Au fond, il sera question de déployer les trois dimensions d'une étude d'imagologie, en s'intéressant au référent, aux relations de l'œuvre à l'imaginaire social et à la spécificité de la représentation de l'étranger dans l'œuvre.

J'ai analysé ailleurs la manière dont l'Asie des *Antimémoires* et l'Afrique de *La Corde et les souris* jouent un rôle capital dans l'économie du *Miroir des limbes*<sup>4</sup>. Ce qui intéresse

Malraux dans ses voyages est la pluralité des civilisations, déjà évoquées dans les échanges du colloque de l'Altenburg, selon un principe général :

- « il n'existe pas un homme fondamental », mais il y a chez l'homme, une éternelle « aptitude à mettre le monde en question... »(35);  
cette aptitude s'incarne différemment dans chaque civilisation, selon une « structure mentale » qui « tient pour absolue, inattaquable, une évidence particulière qui ordonne la vie » (*Ibid.*).

D'où le double constat de l'énigme historique posée par l'évolution de l'Occident et de la pérennité de civilisations, situées principalement en Asie. Symbole de la jeunesse de Malraux et refuge de vieilles sagesse, ce continent est plus propice qu'aucun autre à l'échange permanent jeune aventurier-homme mûr-ministre. L'image des pays asiatiques dans les *Antimémoires* revêt ainsi une triple dimension : elle éclaire le destin de l'Occident, elle permet d'engager une méditation sur l'Histoire, elle apporte les éléments nécessaires à une interrogation métaphysique. Tel est bien le cas de la Chine, qui, comme le rappelle Malraux, est présente dans la première phrase de son premier roman : « La grève générale est décrétée à Canton. » (393)

### ***Les Voix du silence***

Dans *Le Miroir des limbes*, l'image d'une Chine immuable, guère différente de celle que Malraux connut quarante ans plus tôt, subsiste. L'auteur la retrouve à Hong-Kong :

J'ai revu les Chinoises avec leurs fourreaux brodés du temps de Nankin, et les vieilles marchandes aux pieds en moignons. Les aventuriers que Clappique ne trouvait plus à Singapour, les voici : ils sont Chinois. Et je viens d'entendre des histoires semblables à celles que j'entendais à Chang-hai avant 1930. (384)

Mais lui succède « la barre noire qui ferme l'horizon : la Chine communiste. », qui s'accorde à sa façon spécifique au cérémonial du « plus grand empire du monde » (385), en associant dynamisme moderne et tradition millénaire.

Au centre du voyage de Malraux se trouve l'entretien avec Mao. Par le ton et les questions abordées, il est clairement opposé au dialogue de l'auteur avec le maréchal-ministre Chen-yi. Malraux a soin de préciser à ce propos qu'il n'est pas dupe des « salamalecs » qu'il

échange avec ce dernier : « cet homme intelligent, champion d'échecs, au sommet d'une carrière éclatante, ne parle pas pour me convaincre. Il accomplit un rite. » (405)

La confrontation du texte de Malraux à la « réalité » du voyage et surtout de l'entretien de l'auteur avec Mao Tsé-toung a été faite par Jacques Andrieu d'une façon brillante et polémique<sup>5</sup>. Rappelons d'abord la situation : ministre d'Etat chargé des Affaires culturelles, Malraux, ambassadeur de la culture mais surtout de la France gaulliste, entreprend un long voyage en Chine à l'été 1965, périple à l'origine d'ordre privé mais qui, accompli un an et demi après le rétablissement des relations diplomatiques entre Paris et Pékin, va prendre un tour plus officiel. Le sommet de cette visite sera l'entretien de 30 minutes accordé par Mao à Malraux, le 3 août 1965. A l'examen des faits, Andrieu parle de « lamentable fiasco » pour Malraux, de « supercherie » et d' « affabulation »<sup>6</sup>.

Le critique confronte en effet les trois comptes rendus de la rencontre, l'un issu de la sténographie chinoise, le second de la sténographie française (rédigée par E.Manac'h, futur ambassadeur de France à Pékin, et qui sera utilisé par Malraux pour son texte) et la version des *Antimémoires*<sup>7</sup>. Les deux sténographies sont concordantes, mais la chinoise semble plus complète. Andrieu cite le cas du propos liminaire du Français. Selon les Chinois, Malraux aurait déclaré à Mao : « Je suis très ému de pouvoir être assis, aujourd'hui, à côté du plus grand révolutionnaire de notre époque après Lénine ». Ce propos n'apparaît pas dans la version française, comme si le rédacteur avait jugé indécente une telle flatterie dans la bouche d'un ministre français<sup>8</sup>.

L'analyse d'Andrieu est moins intéressante pour les éléments stylistiques (incontestables) qu'il relève –vision épique de l'histoire, rapprochement avec de Gaulle, momification de Mao correspondant à la transfiguration de tout ce qu'approche Malraux— que pour l'étude du dispositif discursif qui transparait dans les textes. D'abord, Mao ne s'adresse pas seulement à Malraux mais aux oligarques présents, il utilise le ministre français « pour en fait discourir, à travers lui, avec ses pairs communistes... »<sup>9</sup> Mao semble peu intéressé par la conversation et reste froid durant tout l'entretien, d'autant plus que Malraux commet certains impairs diplomatiques. Il évoque ainsi le parti communiste français qui chercherait à maintenir la balance égale entre Moscou et Pékin, idée incongrue qui déclenche, semble-t-il, l'hilarité de Mao, ou bien il parle des « communes populaires » alors qu'en 1965, il y a plus de trois ans que, à la suite de la famine du Grand Bond en avant, celles-ci,

invention maoïste, ont été démantelées. Je renvoie à l'article d'Andrieu pour l'analyse détaillée de ces malentendus.

Malraux paraît inventer par ailleurs des répliques : celle d'un Mao lui confiant « Je suis seul avec les masses » (ce qui permet la comparaison avec de Gaulle) et le monologue de Mao qui suit (et qui ne figure pas dans les sténos)<sup>10</sup>. Ces déformations et inventions littéraires peuvent s'expliquer : la réalité de l'entretien avec Mao ne correspond nullement à la situation d'énonciation souhaitée par Malraux, celle d'une reconnaissance provenant d'un acteur historique révolutionnaire de premier plan. Celle-ci n'étant pas advenue, un travail de réécriture s'en serait suivi où l'auteur a gommé toutes les concessions faites à Mao pour l'amadouer. La grandiloquence parfois et la sollicitation des paroles de Mao pour servir des idées malruciennes (Mao transformé en une sorte de révolutionnaire, ancien des Brigades internationales<sup>11</sup>) s'expliqueraient alors par la difficulté de Malraux à reconnaître son échec.

Andrieu n'a donc aucun mal à montrer que l'auteur a négligé ou ignoré ce qui se jouait en réalité, et que les propos de Mao sur les intellectuels et la jeunesse pouvaient annoncer ce qui allait se passer dix mois plus tard, les deux principales orientations de la Révolution culturelle : « les persécutions contre les intellectuels et le mouvement des Gardes rouges. »<sup>12</sup> Ce qui laisse rêveur si l'on songe que le même Malraux, en 1972, devra « briefer » le président américain Richard Nixon pour son fameux voyage en Chine, et ce qui est regrettable si l'on pense que Malraux néglige ici son devoir d'intellectuel en ne disant rien de la persécution qui attendait ses confrères, les écrivains chinois. Mais l'avait-il vraiment compris ? Ainsi, tant par le silence observé à propos d'éléments réels et importants, que par une voix trompeusement prêtée à Mao, la confrontation à la réalité ne laisse pas d'être cruelle et de partiellement justifier la réputation des *Antimémoires*.

Mais si le point de vue du référent a sa légitimité et accuse l'auteur-ministre André Malraux, il ne saurait être suffisant. Il convient aussi de se situer au plan d'une poétique du récit, jugeant donc l'œuvre littéraire, une fois admis ce fait irréfutable que Malraux n'a pas « dit la vérité », c'est-à-dire que son récit n'est pas une sténographie, et qu'il a peu compris de ce qui se jouait au plan chinois durant sa rencontre avec Mao. On doit ainsi replacer la présentation malrucienne de la Chine non seulement dans son contexte imaginaire mais aussi dans l'économie générale des *Antimémoires* et des représentations des autres civilisations.

## Légende de l'Asie

Le diagnostic posé par Malraux sur l'Occident, reprise de thèmes anciens de son œuvre, est essentiellement négatif : l'Occident, ce sont des « dieux qui se couchent et des villes qui se lèvent » (6). Contre cette civilisation oublieuse, certains pays, certaines cultures conservent des traditions esthétiques et religieuses assez fortes pour contribuer à entretenir ce que le Walter des *Noyers de l'Altenburg* nomme la « part divine » (35) de l'être humain, singulièrement l'Asie. Trois pays occupent une place importante dans les *Antimémoires* : l'Inde, la Chine — et Singapour, où « l'agonie de ce qui fut la Chine s'[...] est réfugiée » (298)— et le Japon. Dans ces terres privilégiées, et grâce au dialogue avec les hommes qui en perpétuent — voire en incarnent — les traditions, la méditation malrucienne peut se déployer.

Les interlocuteurs de Malraux sont fort différents parce que chacun est typique de la civilisation à laquelle il appartient. En Chine, outre Chen-yi, maréchal-ministre, il rencontre Chou En-lai et Mao Tsé-toung. Le style des portraits n'est pas différent du schéma général de l'œuvre; il est conforme à la technique romanesque de présentation des personnages analysée par Christiane Moatti<sup>13</sup>. Dans l'ensemble, le symbolique prédomine sur le référentiel. Mao, par exemple, est peu décrit physiquement<sup>14</sup> car le texte aborde rapidement le domaine moral, contrairement par exemple à Nehru, que Malraux a mieux connu. En moraliste, l'auteur cherche à cerner un type, l'homme de l'Histoire ou la « figure d'autorité » (Janine Mossuz-Lavau).

Ce qui intéresse Malraux chez l'homme, ce sont « quelques traits, qui expriment moins un caractère individuel, qu'une relation particulière avec le monde » (13), celle-ci étant déterminée par leur civilisation. En ce sens, les personnes qui apparaissent dans les dialogues sont des « entités culturelles », allégories de leur civilisation.

Ces dialogues s'ordonnent selon les trois éléments qui intéressent Malraux dans l'homme: la « condition humaine » (*Ibid.*), la « grandeur », et la « sainteté ». Les trois domaines qu'ils appellent, ceux de la destinée, de l'Histoire et de la métaphysique, sont abordés durant les conversations, mais l'un ou l'autre se voit privilégié selon la civilisation et/ou les problèmes représentés par l'interlocuteur de l'auteur. Avec Mao, la Chine est reliée à l'Histoire.

On le sait, la figure historique cardinale et omniprésente dans *Le Miroir des limbes* est le général de Gaulle. Pour ce qui concerne les Asiatiques, deux êtres atteignent à la grandeur historique : Nehru et Mao. Chefs d'État, ils ne sont pas de simples politiciens qui ont réussi.

Mao «est la Chine» (447). Aux yeux de Malraux, ils sont moins personnes que présences symboliques. Durant les dialogues, les deux interlocuteurs sont isolés du monde, apparemment indifférents à un entourage pourtant proche et parfois nombreux (dispositif piégé en fait, comme le remarque Andrieu). Le présent événementiel est oublié<sup>15</sup> au profit du passé des deux Asiatiques : la lutte pour l'indépendance indienne, menée par un Gandhi dont Nehru est l'héritier spirituel (145 sq.), et la Longue Marche de Mao (384 sq.). Le dialogue tente de s'établir sur le plan d'une permanence, où se mêlent « ces hommes, les temples et les tombeaux [...] parce qu'ils expriment de la même façon "ce qui se passe" » ( 9).

Le grand homme, à la fois chef vainqueur, maître de ses instincts et nourri de sa propre culture, devient, à mesure que la conversation progresse, mythe plutôt que personnage. La Longue Marche subit un élargissement épique manifesté par l'évocation qui débute à la page 384. Le dépouillement descriptif qui accompagne ensuite les propos de Mao, le climat de grandeur instauré par un lexique de l'éternel et de l'universel lui confèrent la présence monumentale de la statue.

« Rien de plus mystérieux que la métamorphose d'une biographie en figure légendaire », remarque Malraux ( 656). L'histoire chinoise se voit ainsi ordonnée par la légende héroïque de Mao.

Moncef Khémiri a remarqué la coexistence de deux types de légendes dans *Le Miroir des limbes*, la légende héroïque (dont une figure majeure est Alexandre) et la légende sacrée (dont les emblèmes sont Jeanne d'Arc et le Bouddha)<sup>16</sup>, soit les figures du héros et du saint. Malraux peut ainsi conter la Longue Marche en la comparant à l'expédition d'Alexandre (387) dans un style qui rappelle *L'Espoir*. Par cette transformation de l'histoire en légende, Malraux se fait aède et « fait entendre, dans une époque portée vers la « démythification », la voix de l'héroïsme et du sacré. »<sup>17</sup> On peut ainsi interpréter *Le Miroir des limbes* comme « une tentative de transformer l'Histoire contemporaine en une admirable épopée où l'action héroïque se double d'une quête du sacré, et ce faisant, de réconcilier les temps présents avec « l'Ancien Orient de notre âme » (229)<sup>18</sup>. Avec Mao qui a « puissamment secoué l'histoire » (Ibid., 446), la Chine se tient du côté de l'héroïsme et la Longue Marche emplit les rêves de la Chine « comme la Râmâyana emplit encore le rêve de l'Inde, comme l'Olympe a empli jadis celui de la Grèce. » (385)

D'autant plus saisissante est la confrontation de Mao avec la mort. Le Chinois est « hanté par une pensée géante » (446) : celle du soulèvement des pays du tiers monde contre

le riche Occident. Mais il sait qu'il ne vivra pas assez longtemps pour voir cette « révolution planétaire ». Et Malraux de conclure :

Il m'a fait penser aux empereurs, et il me fait penser maintenant, debout, aux carapaces couvertes de rouille des chefs d'armée qui appartiennent aux allées funéraires, et que l'on voit abandonnées dans les champs de sorgho. ( 446)

Finalement ne resteront que les éléments légendaires du héros, sa geste, dont Malraux, en situation d'aède, esquisse les grandes lignes. Par là, la Chine s'oppose au Japon que Malraux visite immédiatement après dans la version des *Antimémoires* de 1972.

Contrairement à l'épisode chinois, dans le dialogue japonais –ajout de 1972— est menée une interrogation qui ne concerne plus l'histoire mais l'esthétique et la métaphysique. Malraux y converse avec l'un des premiers esthéticiens du pays, qu'il a surnommé « le Bonze », soulignant la double dimension d'homme de l'art et de la métaphysique propre à son interlocuteur. Le cadre de leur rencontre, le fameux Jardin-Sec du bouddhisme zen (451), s'oppose par son dépouillement extrême, à la grandeur épique de l'épisode précédent<sup>19</sup> tout en rappelant l'arrière-plan spirituel du dialogue. Sont ainsi confrontées les esthétiques japonaise et occidentale dans ce jardin « libéré même des plantes » (473), qui « suggère ce qui, dans le monde, échappe à tout destin » (456).

On sait que Malraux est allé quatre fois au Japon, mais les dates qu'il donne sont « pleines de fautes »<sup>20</sup>. Pour l'essentiel, « la sérénité bouddhiste et la communion avec l'univers des religions de la nature s'opposent à la mort et au destin. »<sup>21</sup> Au-delà de toute légende héroïque, Malraux semble se convertir aux valeurs de dépouillement et de soumission du jardin zen. Le Japon connaît dignement « la communion avec la terre » (473) recherchant en somme l'harmonie et refusant la quête occidentale, mais tout aussi bien héroïque, de « la maîtrise du monde » (472). Ainsi, l'entretien avec le bonze s'oppose à celui qui a été mené avec Mao, en Chine, et le complète.

### **Légende tiers-mondiste**

Cette image de la Chine, entraînée vers la légende héroïque et devenant ainsi une sorte de complément épique de la culture japonaise, concerne directement le tiers monde. Rappelons d'abord que l'expression « tiers monde », passée dans de nombreuses langues, est française. Elle est créée par Alfred Sauvy, dans un article intitulé « Trois mondes une

planète », qui traitait de la rivalité capitalisme/communisme, dans le cadre de la Guerre froide (*L'Observateur*, n°118, 14 août 1952). Elle désigne d'abord les pays non-alignés, refusant le modèle capitaliste comme le modèle socialiste, se rencontrant à la conférence de Bandung, en 1955 (la Chine y participait). L'idéologie tiers-mondiste, insistant sur la nécessaire régénération du système mondial grâce aux pays pauvres, connaît un large succès à gauche, en France, à la fin des années soixante et au début des années soixante-dix<sup>22</sup>. Il suffit de se souvenir du retentissement des *Damnés de la terre* de Frantz Fanon. Comme le remarque Yves Lacoste :

Les tendances messianiques et triomphalistes des discours tiers-mondistes s'expliquent d'abord par le fait qu'il s'agissait des trois quarts de l'humanité et qu'il était tentant de proclamer à propos de ces masses désormais conscientes de leur pauvreté que les vents de l'histoire qui leur ont été contraires, injustes depuis deux ou trois siècles, étaient en train de tourner.<sup>23</sup>

A l'époque de la rédaction des *Antimémoires*, le tiers-mondisme implique moins la recherche d'une troisième voie que la lutte contre « l'impérialisme » américain, dont les deux champions sont Cuba et le Vietnam. Ernesto Guevara proclame alors, à la conférence tricontinentale de La Havane : « Il nous faut créer deux, trois, de nombreux Vietnam ». La Chine maoïste est loin d'être demeurée indifférente à cette dynamique. En 1973, Mao a déclaré au chef d'Etat du Mali : « Nous sommes du tiers monde ». Après la mort de celui-ci, ses successeurs proclamèrent « une théorie sur la division en trois mondes » considérée comme héritage majeur de la « pensée Mao Tsé-toung » et comme « thèse scientifique marxiste » sur la situation mondiale<sup>24</sup>.

Aussi lorsque Malraux suppose que Mao est hanté par « une pensée géante dont nous n'avons parlé ni l'un ni l'autre », « la révolution planétaire » des peuples pauvres contre les dominants d'aujourd'hui, n'est-il pas loin de la réalité, du moins de la lettre de l'idéologie maoïste. « L'ère chinoise commence » (446) parce que la Chine serait à la tête de cette révolution. Mais s'il ne semble pas hostile à cette perspective, c'est sans doute davantage afin de compléter le portrait épique qui est fait de Mao, afin donc de poursuivre dans la tonalité adoptée pour peindre la Chine à travers son dirigeant que par sympathie envers l'idéologie tiers-mondiste<sup>25</sup>.

Le tiers monde est défini d'une manière traditionnelle par Malraux comme l'ensemble des civilisations qui échappent aux « deux Occidents » (526), le capitaliste et le communiste.

Mais, au début des années soixante-dix, ce tiers-monde est au cœur des débats politiques et intellectuels, puisque l'époque est à la contestation du « néo-colonialisme » occidental. Aux yeux de nombreux penseurs français — et d'abord Jean-Paul Sartre —, l'espoir de changer l'Histoire est lié à « ceux qui doivent construire le tiers monde » (531). Cette aspiration s'est notamment cristallisée à la faveur du mouvement de Mai 68, moment où « le courant passe » (*Ibid.*, 687), c'est-à-dire où les espérances populaires connaissent une traduction politique.

Certes, Malraux n'éprouve pas une grande sympathie pour l'idéologie du mouvement, globalement qualifiée de « freudo-marxisme » (607) par son ami Max Torrès<sup>26</sup>. Ministre du général de Gaulle, il en dénonce l'« illusion lyrique », ne lui attribuant « d'autre résultat concret, comme on dit au P.C., que de soutenir M. Mitterrand et ses politiciens contre le général de Gaulle. Et s'ils échouent, de jeter les électeurs dans les bras du gaullisme de droite »<sup>27</sup>. Mais Malraux doit bien reconnaître une dimension internationale à l'utopie de Mai 68 lorsque Max Torrès lui rappelle que la lutte contre la guerre américaine au Vietnam et le mythe maoïste sont parmi les principaux thèmes de la contestation (607). Dans ces revendications comme dans toutes celles des étudiants, Malraux décèle les signes du « vrai nihilisme » (609), où « les objectifs sont des masques ». En ce sens, le tiers monde idéal et pacifié des combattants de « l'impérialisme américain » comme la Chine puissance du tiers monde chère aux intellectuels français sont des « états psychiques », les mythes mobilisateurs de contestataires nihilistes. À la manière d'un Raymond Aron, dans *La Révolution introuvable*, l'auteur y reconnaît une forme d'idéologie négatrice de la réalité.

Mais l'ouvrage n'en reste pas à ce bref constat des chimères tiers-mondistes. Il présente de Gaulle comme le défenseur véritable du tiers monde :

Pour le tiers-monde, il a incarné l'indépendance, et pas seulement la nôtre; il a rétabli la France qu'avaient aimée jadis tant de nations, et non, une France *über alles*, il a été le défenseur de l'Afrique, et, à la fin, du Vietnam. (630-31)

Le retour sur la carrière politique du général qui débute dans la quatrième partie du livre, met en effet en évidence son rôle dans « la fin de l'empire » (709), la décolonisation, bref « ce dialogue d'un homme redevenu la France libératrice, avec chacune des anciennes colonies françaises » (724). Vision un peu forcée mais de Gaulle est un personnage de légende et pas seulement pour les peuples du tiers monde : un « héros de l'Histoire », « frère du héros de roman » (630).

La vision malrucienne du tiers-monde est donc fort singulière, à l'opposé des conceptions intellectuelles dominantes, ou plutôt rassemblant deux points de vue *a priori* antagonistes, celui des gaullistes et celui des tiers-mondistes. L'avènement de la puissance du tiers monde, dont Malraux, semble-t-il, ne doute guère plus que les tiers-mondistes purs et durs, n'apparaît pas comme la chimère de révolutionnaires un peu naïfs, mais en tant que mouvement historique global, dont de Gaulle est l'une des origines capitales, puisqu'il lui a appartenu de tourner « la page des empires coloniaux » (698). Dans *Le Miroir des limbes*, cette conception est étayée par le recours au second continent géant du tiers monde, l'Afrique. Notre temps est en effet celui « de la naissance de la nouvelle Afrique et de la nouvelle Asie » et « où l'Europe cess[e] d'être maîtresse du monde » (534).

On sait que l'Afrique et le gaullisme se rencontrent en deux points majeurs : l'événement historique des indépendances obtenues en 1960, pour la plupart des pays subsahariens, et l'institution de la *Coopération* —terme choisi en 1961 pour caractériser la politique française à l'égard des pays africains et malgaches qui avaient accédé à l'indépendance. Malraux lui-même a contribué de manière importante à ce processus : il a « proclamé l'indépendance des pays de l'ancienne Afrique Équatoriale française : Tchad, République Centrafricaine, Congo, Gabon » (515-516).

Rappeler alors que de Gaulle est le défenseur du tiers monde et qu'il a incarné l'indépendance des pays colonisés, c'est habilement adopter une perspective historique longue visant à résorber les contestations et désillusions présentes. Dans cette archéologie du tiers monde africain (dont de Gaulle est une origine), les espérances chimériques comme les désillusions provisoires s'effacent. L'avenir de la « nouvelle Afrique » (534) peut alors être envisagé et c'est Léopold Sédar Senghor, à la fois acteur historique et penseur de vastes synthèses historico-culturelles, qui en avance les grandes lignes<sup>28</sup>. Mais cette « entrée en scène du tiers-monde » (687) demeure imprévisible. Même le général de Gaulle avoue sa perplexité : « L'Afrique, qui sait? ». On a vu que Malraux est moins indécis quant à la Chine. Le tiers-mondisme paraît un moyen de prolonger « la force mythologique du communisme chinois. » (419)

L'Asie du *Miroir des limbes* est caractérisée par un syncrétisme où s'échangent les divers temps de la vie de Malraux et d'autres existences. Pour l'image de la Chine, Malraux intègre le pays et sa figure révolutionnaire, Mao, à une vision légendaire de l'Orient. Cette

métamorphose ne s'accomplit pas sans de profondes distorsions de la réalité. On peut en ce sens parler avec Andrieu de mystification condamnable à plusieurs titres : parce que le texte malrucien est peut-être la source de la « mao-manie » française, parce que l'auteur « utilise la position d'autorité que lui confère son statut de témoin et de chroniqueur impartial pour en fait faire œuvre de littérateur, et parce qu'enfin, il trahit la solidarité qu'il devrait avoir avec les écrivains persécutés »<sup>29</sup>. Cependant, au plan d'une poétique, on doit reconnaître à cette « autofiction » la capacité à faire entrer la Chine de Mao dans une légende où elle devient l'avant-garde du tiers monde. L'association singulière d'une vision historique gaulliste —au sens où de Gaulle y joue un rôle éminent—et d'une idéologie française de gauche se réalise dans l'une des caractéristiques de Malraux : « cet intérêt électif pour la moitié du monde qui pour nous est la moitié orientale »<sup>30</sup>. Henri Godard rappelle la question que Valéry posa à Malraux la première fois qu'il le rencontra : « Pourquoi diable la Chine vous intéresse-t-elle ? ». A quoi Malraux avait répondu avoir été « envoyé en Asie » par le sentiment d'y trouver « l'autre monde »<sup>31</sup>. A l'issue d'une vie, *Le Miroir des limbes* complète la réponse. Désormais, Malraux voit moins la Chine comme un monde autre que comme un tiers monde appelé à devenir le premier monde.

---

<sup>1</sup> Jacques Lecarme : « Malraux et l'autobiographie », *Cahier André Malraux* 9 (C.Moatti éd.), « Notre siècle au miroir des limbes », *Revue des Lettres Modernes*, 1995, p.36.

<sup>2</sup> *Ibid.*, p.37.

<sup>3</sup> Malraux déclare d'emblée : « que m'importe ce qui n'importe qu'à moi ? » (p.4). De fait, il livre peu de détails sur sa personne privée, refusant même de s'attarder sur son enfance, qu'il déteste (*Ibid.*).

<sup>4</sup> J.M. Moura : « L'Asie, territoire de l'essentiel dans les *Antimémoires* », « Le tiers monde dans *La Corde et les souris* », *Cahiers André Malraux* 9, *op. cit.*

<sup>5</sup> J. Andrieu : « Mais que se sont donc dit Mao et Malraux ? », *Perspectives chinoises* 37, septembre-octobre 1996, p.50-63.

<sup>6</sup> *Ibid.*, p.54, 55, 58.

<sup>7</sup> Sur les comptes rendus et les règles de composition qui prévalent, voir la contribution de Jean-Louis Jeannelle dans ce volume.

<sup>8</sup> Cf. J. Andrieu, *op.cit.*, p.51.

<sup>9</sup> *Ibid.*, p.52.

<sup>10</sup> *Ibid.*, p.57.

<sup>11</sup> cf. *Ibid.*, p.60.

<sup>12</sup> *Ibid.*, p.54.

<sup>13</sup> Christiane Moatti : *Le Prédicateur et ses masques*, Paris : Presses de l'Université de la Sorbonne nouvelle, 1987.

<sup>14</sup>Même à la fin de l'entretien avec Malraux, son affaiblissement et son aspect massif sont évoqués d'une manière laconique : « [...] il me fait penser maintenant, debout, aux carapaces couvertes de rouille des chefs d'armée qui appartiennent aux allées funéraires » (*Miroir*, 446); « sa silhouette massive d'empereur de bronze » (*Ibid.*, 447).

<sup>15</sup>L'expression de "révolution culturelle" (dont on connaît la fortune) est employée une seule fois, et encore, dans une note (*Miroir*, p. 444).

<sup>16</sup>M. Khémiri : « La réécriture légendaire dans *Le Miroir des limbes* », *Cahiers André Malraux* 9, *op. cit.*, p.49-71.

<sup>17</sup>*Ibid.*, p.70.

<sup>18</sup>*Ibid.*, p.70-71.

<sup>19</sup>Voir C. Moatti, « Le Motif du Japon dans *La Condition humaine* d'André Malraux », *Mélanges Malraux Miscellany* [Edmonton, Canada], Vol. XVI, no.2, nov. 1984, p.74-99.

<sup>20</sup>A. Bouloumié : « Malraux et le Japon. Dialogue avec le bonze dans le jardin zen », *Cahiers André Malraux* 9, *op. cit.*, p.119-130. Tadeo Takemoto : *André Malraux et la cascade de Nachi, la confiance de l'univers*, Paris : Julliard, 1989, p.51.

<sup>21</sup>A. Bouloumié, *op. cit.*, p.129.

<sup>22</sup>Sur ces représentations du tiers-monde, cf. Jean-Marc Moura : *L'image du tiers monde dans le roman français contemporain*, *op. cit.*

<sup>23</sup>Y. Lacoste : *Unité et diversité du tiers monde*, Paris : La Découverte/Hérodote, 1984, p.29.

<sup>24</sup>Y. Lacoste, *op. cit.*, p.29. Cf. *Pékin-information*, numéro spécial, 7 novembre 1977. Les trois mondes sont : un premier monde formé des deux superpuissances, Etats-Unis et URSS, un second monde rassemble les « forces intermédiaires », Japon, Europe, Canada, un troisième monde, le tiers monde avec la Chine, l'Afrique et l'Amérique latine.

<sup>25</sup>Je serais donc moins affirmatif qu'auparavant quant à la position de l'auteur sur le tiers-mondisme, cf. J.M. Moura : « Le tiers monde dans *La Corde et les souris* », *op. cit.*

<sup>26</sup>Sur l'identité de Max Torrès, voir la contribution de Jacques Lecarme dans ce volume.

<sup>27</sup>Ce jugement peut être confirmé par Raymond Aron qui, dans ses *Mémoires. Cinquante ans de réflexions politiques* (Paris : Julliard, 1983), rappelle que Malraux salua son pamphlet contre le mouvement étudiant, *La Révolution introuvable* (Paris : Fayard, 1968) en l'assurant qu'il se tenait à ses côtés (rééd. : Paris : Presses Pocket, 1990, p.689).

<sup>28</sup>L'Afrique de Senghor se réclame d'Anaxagore (p.530) et, plus généralement de la civilisation grecque. Selon le président du Sénégal, il faut créer « ensemble un grand type de métis culturel, comme l'ont été l'égyptien, l'indien, le grec » : une « civilisation afro-latine uni[ssant] les complémentaires » (*Miroir*, p.532-533).

<sup>29</sup>J. Andrieu : *op. cit.*, p.61.

<sup>30</sup>Henri Godard : *Une grande Génération*, Paris, Gallimard, 2003, p. 206.

<sup>31</sup>Cité in *Ibid.*, p. 193, 195.

\*

*Pour citer ce texte :*

Jean-Marc Moura : «Dialogues chinois, légendes du Tiers Monde», *Présence d'André Malraux*, n<sup>os</sup> 5-6, printemps 2006 : «Malraux et la Chine», actes du colloque international de Pékin, 18-19-20 avril 2005, p. 151-161.

Texte mis en ligne le 29 juillet 2009, URL : <<http://www.malraux.org>>. Texte téléchargé le [date précise du téléchargement / de la consultation].